

## La philosophie, ou l'espace d'une autre politique

En lisant les premières lignes de l'*Apologie de Socrate*, aujourd'hui encore, nous sommes projetés au sein d'un événement dont il semble qu'il ait réellement eu lieu, à Athènes, en Grèce, en 399 avant J.-C. Le lecteur sait sans doute déjà qu'il s'agit du procès d'un philosophe appelé Socrate, traduit en justice devant le peuple d'Athènes, et en connaît aussi probablement l'issue : la condamnation à mort<sup>1</sup>. L'auteur de ce texte, un certain Platon, élève de Socrate qui, au moment des faits, n'avait pas trente ans, aura voulu témoigner devant la postérité du sentiment d'injustice qu'il a ressenti face à cette condamnation.

En réalité, au-delà du témoignage, Platon discrédite l'assemblée démocratique qui a cru judicieux de condamner à mort, sous un prétexte sans fondement, un citoyen valeureux et un soldat ayant fait preuve d'un courage sans faille pendant la guerre du Péloponnèse qui

fit rage dans le monde grec entre 431 et 404 avant J.-C. Platon dresse le portrait d'un homme indéfectiblement attaché à ne jamais laisser ses concitoyens s'abandonner à la lâcheté, à l'appât du gain, à l'assassinat politique ou à la colère aveugle – ne reculant jamais devant l'acte ou le mot juste, quoi qu'il puisse lui en coûter<sup>1</sup>.

Mais l'enjeu est plus grand encore : Platon entreprend de nous montrer que l'honneur de ce soldat de la vertu engageait aussi la philosophie elle-même. Pour Socrate, en effet, la vertu n'est rien sans la poursuite du savoir et le désir insatiable de connaître, ce que désigne précisément le terme grec *philosophia*<sup>2</sup>. Il n'y a pas de courage, pas de tempérance ni de justice sans amour du savoir. En condamnant le philosophe, les institutions politiques d'Athènes révèlent qu'elles préfèrent l'ignorance au savoir et qu'elles ne se préoccupent guère de distinguer la vertu du vice. L'*Apologie de Socrate* renvoie ainsi dos à dos démocratie et tyrannie : la démocratie, qui vient d'être rétablie après l'épisode oligarchique de 404-403, ne vaut pas mieux que la tyrannie si elle prend elle aussi des décisions violentes par vengeance, colère ou lâcheté.

Dans le même temps, en dressant le procès du vice constitutif de ces deux systèmes, l'*Apologie* ouvre l'espace d'une autre politique. Pourquoi la politique n'est-elle pas là où l'on croit le plus souvent la trouver, dans les lieux de réunion où se déroule la « vie politique », là où les hommes importants emploient de grands mots, en criant plus fort les uns que les autres ? Platon suggère que la

vie politique, la vie de la *pólis* (« la cité »), concerne celle-ci d'une manière beaucoup plus englobante : elle est à l'œuvre non seulement dans les lieux officiels et leur pompe partisane, mais aussi dans ses rues, ses faubourgs, ses gymnases, ses places du marché et ses maisons particulières. Tels sont les lieux où Socrate, qui se tenait à distance de l'Assemblée, aimait à se rendre accessible à quiconque voulait discuter, pour le plaisir de la conversation. Pourquoi ce genre de conversations relèverait-il de la politique, plus encore que les grands débats partisans ? Parce qu'elles sont, pour Socrate, le lieu où nous sommes enclins à entendre une idée nouvelle, à changer d'avis, à reconnaître notre ignorance et à remettre en question les décisions intimes qui engagent nos choix moraux et politiques.

Dès lors, le pari platonicien, c'est d'écrire la philosophie que Socrate n'écrivait pas. Comment le livre – ou son équivalent ancien, dans une société où l'oralité dominait encore, ces rouleaux de papyrus écrits à la main, précieux et rares, dont on se faisait probablement lecture en petits groupes – pourrait-il imiter la disponibilité de Socrate et s'insinuer auprès de chacun pour y reprendre la tâche de la philosophie, cette politique qui entreprend de toucher les esprits afin d'engager en eux une irrémédiable et complète transformation ? Le dialogue écrit, lu et relu entre amis, doit être cette nouvelle littérature, susceptible d'enclencher la métamorphose des esprits. Pari gagnant : Platon ne savait pas que son écrit serait, plus de deux millénaires après sa mort, publié par dizaines de milliers d'exemplaires, en de petits formats de poche faciles à glisser dans son manteau, et que la jeunesse d'un autre temps et d'un autre monde continuerait à être exposée aux discours de son maître et, peut-être, à entendre son appel.